« La poésie n’est ni un aspect de la lumière artificielle, ni une recette pour hôpitaux et pharmacies de la logique, ni un passe-temps pour parlotes au café social... »

Roberto Juarroz

Printemps des Poètes 2024 – La grâce

DANS LES DICTIONNAIRES

GRÂCE (Littré)

1. Ce qui plaît dans les attitudes, les manières, les discours — c'est le sens premier et étymologique.

2. Agréments dans les choses, les animaux.

- Qualité du style qui consiste surtout à exprimer ses pensées d'une manière élégante, sans aucune peine apparente ; c'est l'élégance unie à la facilité. « L'abus des grâces est l'afféterie, comme l'abus du sublime est l'ampoulé ; toute perfection est près d'un défaut. » (Voltaire)

3. Terme de mythologie, qui est la personnification du sens de gracieux. Nom donné aux trois déesses compagnes de Vénus, Aglaé, Thalie et Euphrosyne.

4. Terme de tapissier. Les bonnes grâces d'un lit, les étoffes qu'on attache vers le chevet et vers les pieds du lit, pour accompagner les grands rideaux ; il ne se dit plus qu'en parlant des lits à l'ancienne mode.

5. Jeu des grâces, jeu analogue au jeu de volant, et qui se joue avec un petit cerceau et des bâtonnets, ainsi nommé parce que les bras s'y développent avec grâce.

6. Par extension du sens de gracieux, bienveillance qu'une personne accorde à une autre...

- Bonnes grâces, faveur, bienveillance, amitié.
- Bonnes grâces, en parlant d'une femme, amour, faveurs.

7. Ce qui est accordé à quelqu'un comme lui étant agréable, utile, sans lui être dû strictement — c'est un sens détourné du sens de gracieux, agréable.

8. Terme de théologie qui provient du sens précédent, la grâce étant une faveur. Secours intérieur accordé par le ciel pour l'exercice du bien et pour la sanctification.

- Grâce suffisante, grâce donnée généralement à tous les hommes, soumise de telle sorte au libre arbitre qu'il la rend efficace ou inefficace à son choix, sans aucun nouveau secours de Dieu.
- La grâce justifiante, celle qui rend juste intérieurement. On dit dans le même sens, grâce sanctifiante.
- Grâces naturelles, dons naturels que la Providence accorde aux gentils comme aux chrétiens, aux méchants comme aux bons.
- Grâces surnaturelles, celles qui ont rapport au salut éternel.
- L'ordre de la grâce, l'ensemble des secours de la grâce que Dieu donne aux hommes.

- Grâce d'état. C'est un état où Dieu, par une suite immanquable, donne à chacun des grâces de salut et de sanctification, et non-seulement des grâces communes, mais des grâces propres et particulières que nous appelons pour cela des grâces de l'état.

9. Coup de grâce, dernier coup que l'exécuteur appliquait sur l'estomac du patient roué vif, et qui, hâtant sa fin, semblait une sorte de miséricorde.

10. Ancien terme de commerce. Jours de grâce, délai de dix jours accordé à celui sur lequel une lettre de change était tirée.

Dans le langage général, ce qui est accordé au delà du terme ordinaire.

11. Pardon, indulgence (le pardon étant une sorte de faveur).

12. Particulièrement, remise de la peine que le prince fait à un condamné.

13. Remerciement, témoignage de reconnaissance.

14. Prière que l'on fait après le repas. Dire grâces. Les grâces dites.

15. Titre d'honneur des ducs d'Angleterre.

16. Grâce de saint Paul, nom donné, dans l'île de Malte, à une terre blanche qui passe pour un remède contre la morsure des vipères, ainsi dite de saint Paul qui y fut mordu par un serpent.

GRÂCE (TLF)

I. **Don accordé sans qu'il soit dû.**

A. 1. Faveur, bénédiction accordée par Dieu.
2. Don gratuit de Dieu qui assure l'homme d'une destinée surnaturelle, secours divins qui aident l'homme à résister à la tentation de faire le mal.

B. 1. Faveur qu'on accorde à quelqu'un pour lui être agréable.
2. Disposition bienveillante d'une personne à l'égard d'une autre personne.

C. 1. Remise partielle ou totale d'une peine et en particulier remise de la peine capitale par le chef de l'État.
2. Pardon, remise de dette, d'obligation, etc.
3. Faire grâce : épargner une chose ennuyeuse ou fastidieuse à quelqu'un, l'en dispenser.

II. **Action de reconnaître un bienfait reçu, remerciements.**

III. **Aspect agréable, agrément qui s'attache à l'apparence.**

A. 1. Agrément particulier, charme attaché à la personne, à son air, à ses manières.
2. a) Amabilité, affabilité.
b) Manières recherchées, étudiées, affectées.
B. Agrément, attrait qui réside dans l'aspect.
C. Qualité de ce qui est exprimé ou exécuté avec élégance.

TEXTES

1. Agrément, légèreté, charme enfantin appelant la mignotise

SEI SHÔNAGON (XIe SIÈCLE)

NOTES DE CHEVET
"CHOSES RAVISSANTES"

Un visage d'enfant que l'on [s'est amusé à] dessiner sur un melon.
Un jeune moineau qui vient en sautillant dès qu'on imite, pour l'appeler, le cri du rat.
Ou bien ce même moineau quand on le place dans un endroit convenable, après lui avoir mis, pour jouer, un peu de fard rouge sur la tête.
Il est ravissant de voir les parents de cet oiseau lui apporter des insectes et des vers, qu'ils lui mettent dans le bec.
Un enfant d'environ trois ans qui se traîne le plus vite qu'il peut, et dont les yeux perçants sont attirés par quelque babiole menue se trouvant sur son chemin. Il la saisit avec ses jolis petits doigts, et il la montre aux grandes personnes. C'est ravissant.
Une enfant, coiffée à la façon d'une nonne, qui penche la tête pour regarder quelque chose, au lieu d'écarter, de la main, les cheveux qui retombent sur ses yeux, et la gênent. Charmant tableau !
Il est ravissant aussi d'admirer le haut des cordons blancs de la jupe, si jolis, attachés devant les épaules.
Un jeune page du Palais, pas très grand, qui passe, en tenue de cérémonie. C'est charmant.
On prend un joli bébé dans ses bras, un moment, et pendant qu'on le cajole, il se suspend à votre cou, et il s'endort. C'est délicieux.
Les objets employés pour les poupées.
On cueille, dans un étang, une feuille flottante de lotus, toute petite, et on la regarde. Les roses trémières sont ravissantes aussi quand elles sont petites.
Qu'il s'agisse d'une chose ou d'une autre, peu importe, on peut dire que tout ce qui est petit est délicieux.
Un bébé d'environ deux ans, très potelé, à la jolie figure claire, qui vient à vous en se traînant, et dont le vêtement, de gaze violette, trop long, est retroussé. C'est ravissant.
Un petit garçon de huit ou neuf ans, à la voix juvénile, qui lit un livre.
Des poussins, hauts sur pattes, tout blancs et jolis, qui ne sont pas encore complètement couverts de plumes, et paraissent avoir des vêtements trop courts.
En faisant tapage — "Hyo, hyo !" — ils suivent les gens, ou marchent tout près de la mère poule. C'est un délicieux spectacle.
Les petits des canards.
Une urne à reliques.
Les fleurs des œillets.

GÉO NORGE (1898-1990)

LA LANGUE VERTE

MINOISELLE

Où c’qu’est la ‘tit’ minoiselle,
La florette des minous,
La mignote si joiselle
Qui florissait parmi nous ?

Où c’qu’est la zouzelle grive
Dont le chant se perlousait
Comme rosée à l’endive
Et myrtille à la forêt ?

La voici sous le pleuvant
De ses bouclettes barlongues,
Gazouillant à tous les vents
La voyelle et la diphtongue.

Ses fossettes, ses dazettes,
Ses nichettes, ses ouillais,
C’est la prune, c’est l’œillet,
La cerise et l’alouette.

La voici par l’embellie,
Si tontine de maintien,
Qu’on dirait dans la prairie
Une biche du matin ;

Si tontine, si minette
À bourgeonner du tétin,
Qu’on dirait pour ma cueillette
L’églantine du lopin.

Jouvencelle, colombelle,
Pimprenelle, mirabelle,
C’est elle, ma péronnelle,
Ma donzelle, ma prunelle.

C’est ell’ ma ‘tit’ minoiselle.

MARC PAPILLON DE LASPHRISE (1555-1599)

L'AMOUR PASSIONNÉE DE NOÉMIE
SONNET LXIII

Hé mé mé bine moy, bine moy ma pouponne,
Cependant que Papa s'en est allé aux champs,
Il ne le soza pas, il a mené ses gens,
Bine mé donc ma Maman puis qu'il n'y a pasonne.

Ayant frayé l'œillet de ta leve bessonne,
Je me veux regadé en tes beaux yeux luysans :
Car ce sont les lisoirs des Amouseux enfans,
Apres je modesay ta goge ma menonne.

Soudain je laichesay ton joliet tetin,
Puis je chatouillesay ton beau petit tounin,
Maintenant de ma pine, ores de ma menotte.

Si tu n'accode à moy le folâte Gaçon,
Guesissant mon bobo agadé tu es sotte :
Car l'Amour se fait mieux en langage enfançon.

CÉCILE SAUVAGE (1883-1927)

L'ÂME EN BOURGEON
"SI LA LUNE ROSE VENAIT…"

Si la lune rose venait
En robe de petite-fille
Danser sur le foin nouveau-né
Devant la source qui frétille,

Elle aurait tes deux mollets ronds
Et tes yeux argentés d'eau brune,
Mon fils, poupée en court jupon,
Au visage de clair de lune.

2.1 Fraîcheur, spontanéité

JEAN DE LA FONTAINE (1621-1695)

FABLES
“L’ÂNE ET LE PETIT CHIEN” - IV-5

« Ne forçons point notre talent :
Nous ne ferions rien avec grâce. »

PAUL VERLAINE (1844-1896)

JADIS ET NAGUÈRE
“ART POÉTIQUE”

> « … préfère l’Impair
> Plus vague et plus soluble dans l’air,
> Sans rien en lui qui pèse ou qui pose
> [...]
> Que ton vers soit la chose envolée... »

LA BONNE CHANSON
“SON BRAS DROIT, DANS UN GESTE AIMABLE...” - IX

Son bras droit, dans un geste aimable de douceur,
Repose autour du cou de la petite sœur,
Et son bras gauche suit le rythme de la jupe,
À coup sûr une idée agréable l’occupe,

Car ses yeux si francs, car sa bouche qui sourit
Témoignent d’une joie intime avec esprit.
Oh ! sa pensée exquise et fine, quelle est-elle ?
Toute mignonne, tout aimable et toute belle,

Pour son portrait, son goût infaillible a choisi
La pose la plus simple et la meilleure aussi :
Debout, le regard droit, en cheveux ; et sa robe

Est longue juste assez pour qu’elle ne dérobe
Qu’à moitié sous ses plis jaloux le bout charmant
D’un pied malicieux imperceptiblement.

AMOUR

“IL PATINAIT... ”

Il patinait merveilleusement,
S'élançant, qu'impétueusement
R'arrivant si joliment vraiment.

Fin comme une grande jeune fille,
Brillant, vif et fort, telle une aiguille,
La souplesse, l'élan d'une anguille.

Des jeux d'optique prestigieux
Un tourment délicieux des yeux,
Un éclair qui serait gracieux.

Parfois il restait comme invisible,
Vitesse en route vers une cible
Si lointaine, elle-même invisible.

Invisible de même aujourd'hui.
Que sera-t-il advenu de lui?
Que sera-t-il advenu de lui?

GUILLAUME APOLLINAIRE (1880 -1918)

ALCOOLS / RHÉNANES

“MAI”

Le mai le joli mai en barque sur le Rhin
Des dames regardaient du haut de la montagne
Vous êtes si jolies mais la barque s’éloigne
Qui donc a fait pleurer les saules riverains

Or des vergers fleuris se figeaient en arrière
Les pétales tombés des cerisiers de mai
Sont les ongles de celle que j’ai tant aimée
Les pétales flétris sont comme ses paupières

Sur le chemin du bord du fleuve lentement
Un ours un singe un chien menés par des tziganes
Suivaient une roulotte traînée par un âne
Tandis que s’éloignait dans les vignes rhénanes
Sur un fifre lointain un air de régiment

Le mai le joli mai a paré les ruines
De lierre de vigne vierge et de rosiers
Le vent du Rhin secoue sur le bord les osiers
Et les roseaux jaseurs et les fleurs nues des vignes

PAUL ÉLUARD (1895 -1952)

RÉPÉTITIONS

“LA PAROLE”

J’ai la beauté facile et c’est heureux.
Je glisse sur le toit des vents
Je glisse sur le toit des mers
Je suis devenue sentimentale
Je ne connais plus le conducteur
Je ne bouge plus soie sur les glaces
Je suis malade fleurs et cailloux
J’aime le plus chinois aux nues
J’aime la plus nue aux écarts d’oiseau
Je suis vieille mais ici je suis belle
Et l’ombre qui descend des fenêtres profondes
Épargne chaque soir le cœur noir de mes yeux.

KIKI DIMOULA (1931-2020)

JE VOUS SALUE JAMAIS

“APOLOGIE”

Comme je voudrais savoir enfanter
des petits poèmes

Un petit poème.
Nourrisson encore et pourtant vif à la réplique.
Relevé légèrement vers le haut
son petit nez début
mots yeux fixés sur la condensation
une grimace hermaphrodite aux lèvres
qui sait s’il rêve s’il a faim
— l’obscur instinctivement se crispe.
Ses petits poings à la fin
bien conformés — serrés.

Un petit poème.
Incertain encore il respire dans la couveuse
la salle de soins intensifs pleine
de poèmes petits et grands enfermés
dans leurs cocons en plastique transparent.

Petit ou grand il est toujours prématuré
de dire s’il vivra.

Un petit poème. Et si à dieu ne plaise
l’oxygène finalement ne suffit pas
tu te consoles, au moins a-t-il évité,
dis-tu, cette marche vaine
pour rien des grands
pieds nus donquichotesquement.

2.2 Poésie galante — Le madrigal

JEAN DE LINGENDES (1580 -1616)

SONNET POUR MADEMOISELLE DU MAINE

Toi qui lis dans le cœur des hommes et des Dieux,
Si tu sais la raison d'un secret que j'ignore,
D'où vient que ta Cloris que tout le monde adore
Porte tant de rayons et de feux dans ses yeux ?

Et pourquoi ne voyant qu'un Soleil dans les Cieux,
Faut-il qu'elle en ait deux — et si luisants encore
Qu'auprès d'eux le Soleil ne paraît guère mieux
Que fait auprès de lui l'étoile de l'Aurore ?

Ainsi, belle Cloris, je parlais à l'Amour
De tes yeux plus ardents que ce flambeau du jour
Que nous voyons au soir se cacher sous les ondes.

Quand ce Dieu, me montrant deux Mondes dans ton sein,
Me fit voir que les Dieux les firent à dessein,
Et que ces deux Soleils étaient pour ces deux Mondes.

FRANÇOIS MÉNARD (15 ?-16 ?)

LES AMOURS DE CLÉANDE
SONNET XXVIII "MIROIR OÙ NUIT ET JOUR..."

Miroir où nuit et jour je vois mon inhumaine,
Tableau où mon vainqueur figure la beauté
Qui enlace mon âme en sa captivité,
Seul démon de ma vie et sorcier de ma peine ;

Papillon voletant autour de ma Sirène,
Dont les jumeaux soleils brûlent ma liberté.
Doux penser partisan de ma fidélité,
Fais-moi voir ma Cléante en douceur tout humaine.

Ores que sa beauté s'éclipse de mes yeux,
Je cille ma paupière à la clarté des cieux,
Car j'ai tant seulement des regards pour ses charmes.

Maintenant éloigné du jour de ses appas,
Je ne puis pour toi sécher mes tristes larmes,
Et vaincre la douleur qui me livre au trépas.

SONNET VI “CE BEL OR ONDOYANT…”

Ce bel or ondoyant qu’Amour en mille nœuds
Au cristal de son front folâtrement refrise,
Ce soleil qui jumeau d’un doux rayon m’attise,
Idole de mon âme à qui j’offre mes vœux.

Cet ébène voûté dont le trait amoureux
Triomphe doucement de ma chère franchise,
Ce corail dont le miel me tue et tyrannise,
Ces flots qui dans son sein vagabondent neigeux.

Ces œillets et ces lis, chaste honneur de sa face,
Ces charmes, ces attraits, cette pudique grâce,
Qui fait mourir de crainte un millier de désirs,

Rendant dessous leur loi ma liberté sujette,
Sèment dans ma prison de glorieux plaisirs,
Et de tant de vainqueurs mon âme est la conquête.

VINCENT VOITURE (1597-1648)

SONNET “SOUS UN HABIT DE FLEURS...”

Sous un habit de fleurs la nymphe que j’adore
L’autre soir apparut si brillante en ces lieux,
Qu’à l’éclat de son teint et celui de ses yeux,
Tout le monde la prit pour la naissante Aurore.

La terre, en la voyant, fit mille fleurs éclore ;
L’air fut partout rempli de chants mélodieux,
Et les feux de la nuit pâlirent dans les cieux
Et crurent que le jour recommençait encore.

Le soleil qui tombait dans le sein de Thétis,
Rallumant tout à coup ses rayons amortis,
Fit tourner ses chevaux pour aller après elle.

Et l’empire des flots ne l’eût su retenir :
Mais la regardant mieux et la voyant si belle,
Il se cacha sous l’onde et n’osa revenir.

« Madrigal — Terme de poésie italienne, française et espagnole. C'est une espèce d'épigramme amoureuse composée le plus souvent de vers inégaux. Elle a pour matière l'amour. Son caractère c'est d'être tendre, polie et délicate. » (Richelet - 1680)

LA GUIRLANDE DE JULIE (1641)

L'HÉLIOTROPE OU TOURNESOL.

Madrigal 1

À ce coup, les Destins ont exaucé mes vœux :
Leur bonté me permet de parer les cheveux
De l'incomparable Julie.
Pour elle, Apollon, je t'oublie,
Je n'adore plus que ses yeux.
C'est avecque leurs traits qu'Amour me fait la guerre :
Je quitte le soleil des cieux
Pour suivre celui de la terre.

LE SOUCI

Madrigal 2

Faut-il donc que la rose ait sur moi l'avantage
D'étaler ses beautés dessus votre visage,
D'y charmer tous les cœurs et d'y donner des lois ?
Luisez, astre vivant, dessus ma dernière heure.
Une jalouse ardeur ordonne que je meure,
Pour un second soleil, une seconde fois.

LE SOUCI AU SOLEIL

Madrigal 3

Quoique tu sois pourvu d'un éclat non pareil,
Ce n'est pas de ton feu que je suis embellie :
Si je suis la fleur du soleil,
C'est du soleil qui luit dans les yeux de Julie.

LE SOUCI

Madrigal 4

Jadis les rigueurs du soleil
Me coûtèrent la vie.
J'attends un accident pareil
À cause que j'ai même envie.
Mais il m'importe peu qu'elle me soit ravie,
Puisque, même après le trépas,
Je sais l'art de suivre ses pas.

LE SOUCI SOUS LE NOM DE CLYTIE
Madrigal 5

Mortels, qu'on ne m'accuse pas
D'être infidèle ni volage,
Bien qu'un miracle de cet âge
Ait pris mon âme en ses appas.
Je puis sans crime et sans folie
Chérir cet objet non pareil :
Aimer Apollon ou Julie,
C'est toujours aimer le soleil.

ALFRED JARRY (1873-1907)

"MADRIGAL"

Ma fille — ma, car vous êtes à tous,
Donc aucun d'eux ne fut valable maître,
Dormez enfin, et fermons la fenêtre :
La vie est close et nous sommes chez nous.

C'est un peu haut, le monde s'y termine
Et l'absolu ne se peut plus nier ;
Il est si grand de venir le dernier,
Puisque ce jour a lassé Messaline,

Vous voici seule et d'oreilles et d'yeux,
Tomber souvent désapprend de descendre.
Le bruit terrestre est loin, comme la cendre
Gît inconnue à l'encens bleu des dieux.

Tel le clapotis des carpes nourries
À Fontainebleau
A des voix meurtries
De baisers dans l'eau.

Comment s'unit la double destinée ?
Tant que je n'eus point pris votre trottoir
Vous étiez vierge et vous n'étiez point née,
Comme un passé se noie en un miroir.

La boue à peine a baisé la chaussure
De votre pied infinitésimal,
Et c'est d'avoir mordu dans tout le mal
Qui vous a fait une bouche si pure.

3. “Paulo majora… Très haut amour”

PERNETTE DU GUILLET (1520-1545)

RYMES

“CE GRAND RENOM...”

Ce grand renom de ton mêlé savoir
Démontre bien que tu es l’excellence
De toute grâce exquise pour avoir
Tous dons des Cieux en pleine jouissance.
Peu de savoir, que tu fais grand-nuisance
À mon esprit, qui n’a la promptitude
De mercier les cieux pour l’habitude
De celui-là, où les trois Grâces prises
Contentes sont de telle servitude
Par les vertus qui en lui sont comprises.

MAURICE SCÈVE (1505-1569)

DÉLIE

CCXXXI “SUR LE PRINTEMPS...”

Sur le printemps, que les aloses montent,
Ma dame et moi sautons dans le bateau
Où les pêcheurs entre eux leurs prises comptent.
Et une en prend, qui sentant l’air nouveau,
Tant se débat qu’enfin se sauve en l’eau,
Dont ma maîtresse et pleure, et se tourmente.
        Cesse — lui dis-je — il faut que je lamente
L’heur du poisson que n’as su attraper,
Car il est hors de prison véhémente,
Où de tes mains ne peux onc échapper.

CCCXXIX “PRODUITE FUT AU PLUS CLAIR...”

Produite fut au plus clair ascendant
De toute étoile à nous mortels heureuse,
Et plus de grâce à son aspect rendant,
Grâce aux amants toutefois rigoureuse.
        Le ciel, voyant la terre ténébreuse
Et toute à vice alors s’avilissant,
La nous transmit, du bien s’éjouissant,
Qui en faveur d’elle nous déifie.
        Par quoi, depuis, ce monde fleurissant,
Plus que le ciel, de toi se glorifie.

ELIZABETH BROWNING (1806-1861)

SONNETS PORTUGAIS

SONNET XLIII

Comment je t'aime ? Laisse-m'en compter les formes.
Je t'aime du fond, de l'ampleur, de la cime
De mon âme, quand elle aspire invisible
Aux fins de l'Être et de la Grâce parfaite.

Je t'aime au doux niveau quotidien du
Besoin, sous le soleil et la chandelle.
Je t'aime librement, comme on tend au Droit ;
Je t'aime purement, comme on fuit l'Éloge.

Je t'aime avec la passion dont j'usais
Dans la peine, et de ma confiance d'enfant.
Je t'aime d'un amour qui semblait perdu

Avec les miens — je t'aime de mon souffle
Rires, larmes, de ma vie ! — et, si Dieu choisit,
Je t'aimerai plus encore dans la mort.

EMILY DICKINSON (1830-1886)

POEMS

Pour Mort ne pouvant m'arrêter —
Aimable, il s'arrêta pour moi —
Dans la Calèche rien que Nous deux —
Et l'Immortalité.

Lent voyage — Lui était sans hâte
Et j'avais renoncé
À mon labeur, à mes loisirs aussi,
Pour sa Civilité —

Nous passâmes l'École où des Enfants luttaient
Dans le Cercle — à la Récréation —
Nous passâmes les Champs d'Épis aux Aguets —
Nous passâmes le Soleil Couchant —

Ou plutôt — Il Nous passa —
La Rosée perlait en gouttes Glacées —
De simple Voile, ma Robe —
De Tulle — mon Collet —

Nous fîmes halte devant une Maison
Pareille à une Saillie du Sol —
Le Toit était à peine visible —
La Corniche — Ensevelie —

Il y a de cela — des Siècles — et pourtant
Ça semble plus bref que ce Jour
Où je m'avisai que la Tête des Chevaux
Pointait vers l'Éternité —

CÉCILE SAUVAGE (1883-1927)

AIMER APRÈS LA MORT

Devenons, toi sur terre, et moi qui tiens au ciel,
L'âme unique d'un corps qui se veut immortel.
Mêlons nos vœux d'amour ainsi qu'une prière
Qui s'élève plus haut et cherche la lumière.
En toute pureté, le cœur vivant du cœur,
Comme un parfum divin se nourrit de la fleur.
Tu me rendras l'émoi du soleil, des abeilles,
Mais par moi tu sauras de plus pures merveilles ;
Je te ferai connaître en suaves accords
la musique d'en-haut qui transporte les corps,
Je mettrai dans ton cœur la science des anges
Dont les marches du jour supportent les phalanges,
Tu toucheras du doigt la plus haute beauté
Faite de tout l'amour dans toute la clarté.

4. Mystique — Religion

Richelet — « Grâce. Terme de Théologie. Secours divin qui regarde la vie éternelle. Inspiration de l'amour divin répandu dans nos cœurs par le Saint Esprit :
Grâce efficace ou victorieuse. Grâce suffisante. Grâce prévenante. Grâce concomitante. Grâce subséquente. Grâce habituelle. Grâce actuelle. Grâce virtuelle. Grâce congrue. Grâce de persévérance. »

Gourmont, *Le Latin mystique* :
« Le don de la grâce qui est indispensable pour enfanter une œuvre mystique semble maintenant refusé aux artistes de ce sale temps Une seule fois à un certain moment de sa vie après une crise d'âme, ce don magnifique fut dévolu à un poète alors repentant, à Paul Verlaine. Il nous valut l'admirable livre qu'est *Sagesse*. »

---

4. 1. Prière — Ferveur

LAURENT DRELINCOURT (1625-1680)

SONNETS CHRÉTIENS
“SONNET XXIV — SUR LES VENTS”

Voix sans poumons, Corps invisibles ;
Lutins volants, char des Oiseaux ;
Vieux Courriers, Postillons nouveaux,
Sur Terre, et sur Mer, si sensibles ;

Doux Médecins, Bourreaux terribles ;
Maîtres de l'Air, Tyrans des Eaux ;
Qui rendez, aux craintifs Vaisseaux,
Les Ondes fières ou paisibles :

Vents, qui dans un cours inconstant,
Naissez, et mourez, chaque-instant ;
Mes Jours ne sont qu’un Vent qui passe.

Mon Corps fait naufrage en la Mort :
Mais Dieu, du Souffle de sa Grâce,
Pousse mon Âme dans le Port.

JEAN-BAPTISTE CHASSIGNET (1571-1635)

LE MÉPRIS DE LA VIE...
“SONNET CCCXXXIV — DURANT L’HIVER...”

Durant l’hiver frileux, il semble au villageois
Que morte soit des prés la chevelure verte,
Voyant de tous côtés la terre découverte
Se hérisser le dos de mille glaçons froids.

Mais quand elle ressent l’humeur des plus doux mois,
Plus belle elle renaît de la terre déserte
Et, se récompensant de sa première perte,
Elle redonne l’ombre aux forêts et aux bois.

Ainsi, hors du tombeau, cette charnelle masse
Se ressuscitera quand la céleste grâce
Arrosera les bons au jour du Jugement.

Mourons donc comme meurt la lumière du monde :
Aujourd’hui, elle va se reposer sous l’onde,
Demain, elle ressort de l’ondeux élément.

GASPARA STAMPA (1523-1554)

RIMES D'AMOUR
"VOLGI, PADRE DEL CIELO..."

Oriente, Dieu du ciel, vers un chemin meilleur
Les pas que j'ai autrefois engagés
Derrière l'imprudent désir, qui me détourna
De toi, mon premier et véritable bien ;

Et ta grâce, qui jamais ne faillit,
Je la prie à présent de me tendre sa lumière
Arrache-moi — seule cela m'est interdit —
À cette sombre vallée de misères.

Donne-moi des moyens et une force tels,
Que tous mes désirs, sous un seul signe unis,
Je m'élève où se haussent les amants de ton nom,

Pour jouir des trésors de ton règne ;
Que ta précieuse mort et le bois de ta croix
Ne restent pas pour moi une vanité stérile.

CATHARINA REGINA VON GREIFFENBERG (1633-1694)

SONETTE, LIEDER UND GEDICHTE
"AUF GOTTES ALL-ÜBERTREFFENDE GÜTE"

Dieu foncièrement bon, que penser trop de toi ?
Est-ce qu'une goutte est plus humide que la mer ?
Ai-je plus de souci que le Tout-prévoyant ?
Ah non ! Ta grâce est une mer qui tout submerge !

Dans ton infinité je plonge mon désir :
Verbe éternellement actif ! Agis sur l'heure,
Déploie la gloire de ta bonté dans l'univers !
Montre-nous que tu peux offrir de l'impensable.

Laisse, ah laisse un beau jour la forte confiance
En ta grâce vaincre à la fin le mauvais monde !
Avant qu'il ne s'abîme en flammes, éclaire-nous :

Aux las, aux angoissés, donne des ailes d'aigle,
Envoie-nous une aurore avant ton fils soleil,
Chante pour nous un chant du cygne avant la mort !

4. 2. Méditations — Présence de Dieu dans la Nature

GIACOMO LEOPARDI (1798-1837)

“L’INFINI”
“SEMPRE CARO...”

Toujours chères me furent cette colline déserte et cette haie qui, sur un long espace, cache au regard l’extrême horizon.
Mais m’asseyant et regardant, au-delà de la haie j’imagine d’interminables espaces , des silences surhumains, un profond repos où peu s’en faut que le cœur ne s’effraie.
Et comme j’entends bruire le vent à travers le feuillage, je vais comparant le silence infini à cette voix : et je me souviens de l’éternité, des siècles morts, du siècle présent et vivant et du bruit qu’il fait.
Ainsi dans cette immensité s’anéantit ma pensée et il m’est doux de faire naufrage dans cette mer.

GIUSEPPE UNGARETTTI (1888-1970)

NAUFRAGES
“MATIN”

Je m’éblouis
d’infini

FRIEDRICH HÖLDERLIN (1770-1843)

ÉLÉGIES
“LE PAIN ET LE VIN”

… le pain est fruit de terre, et la lumière cependant doit le bénir,
Il faut le dieu tonnant pour que le vin donne sa joie.
C'est pourquoi nous gardons souvenance aussi des Immortels, qui furent
Jadis nos hôtes, et qui reviendront au temps propice,
C'est pourquoi les poètes aussi chantent le dieu du vin, et leur louange
Vers cet antique dieu ne jaillit point d'une vaine et factice ferveur.

Oui, leur parole est vraie : il est celui qui réconcilie le jour avec la nuit, guide éternel du cœur des astres alternés ;
Sa joie est de tout temps, pareille à la verdure impérissable
Des pins qu'il aime, à ce lierre aussi qu'il a choisi pour sa couronne,
Car il demeure, apportant lui-même à ceux qui se lamentent
Sans dieux dans la ténèbre un vestige des dieux enfuis.
Ce qu'ont prédit des enfants de Dieu les chants antiques,
Vois ! nous le sommes, nous ! Ce sont là les fruits de l'Hespérie !
Ô miracle ! en des hommes s'est accompli le dire avec rigueur :
Crois-en qui l’éprouva ! Mais rien, quoi qu'il advienne, rien n’a force
D’agir, car notre cœur est mort, nous vivrons tels des ombres jusqu'au jour
Où l’Éther, notre père ayant reconnu les siens, leur appartienne.
Mais le fils du Très-Haut, durant la longue attente, le Syrien descend comme un porteur de torche parmi les ombres ;
Des sages bienheureux le voient ; d'un sourire leur âme prisonnière
S’étoile, et la tiède clarté ranime leurs yeux morts ;
Dans les bras de la Terre, avec délice le Titan sommeille et songe,
Et Cerbère, Cerbère même, le jaloux, boit et s'endort.

NOVALIS (1772-1801)

CHANTS RELIGIEUX

“AU LOIN, À L’EST…”

Au loin, à l'est, le jour blanchit,
La nuit des temps se rajeunit ;
Longue et profonde, une gorgée
Aux claires sources irisées !
Voici le vieux désir comblé, sanctifié,
Le doux amour divinement transfiguré.

Sur la terre Il descend enfin
L’Enfant béni de tous les cieux ;
De nouveau souffle autour du monde
Le vent de vie inspirateur du Chant ;
Rassemblant les cendres éparses du passé,
Il les ranime et fait jaillir la flamme neuve.

Partout surgit des profondeurs
Un sang nouveau, une nouvelle vie ;
Pour nous mettre en paix éternelle
Il s'immerge aux flots de la vie,
Et là, debout, au beau milieu, à pleines mains
Il exauce en sa Grâce toutes nos prières.

Laisse en ton âme s'avancer
Profondément son doux regard,
Et par son éternel bonheur
Tu seras envahi toi-même.
Les cœurs et les esprits, et tous les sens aussi
Vont commencer ensemble une danse nouvelle.

Prends et tiens hardiment Sa main,
Imprègne-toi de Son visage :
Tu dois, tourné vers Lui sans cesse
T'épanouir à son Soleil.
Tu n’as qu’à Lui ouvrir ton cœur entièrement,
Et comme une épouse fidèle, Il sera tien.

Nôtre Il est, à présent, le Dieu
Qui nous faisait trembler naguère !
Partout Il a, du Sud au Nord,
Éveillé de célestes germes.
Et nous, dans ce jardin de Dieu, nous n'avons plus
Qu'à bien soigner chaque bouton et chaque fleur.

MAURICE CHAPPAZ (1916-2009)

OFFICE DES MORTS
“VERS LE PARADIS”

Les sources la nuit : les unes roucoulent, les autres pépient, d’autres frémissent seulement.
Elles chantent selon l’auge, ou la pierre, la mousse, le débit.
De la montagne de l’alléluia elles venaient.
Éparses dans le monde, intérieures à toi-même.
Avec tes pieds d’animal, ta tête d’ange, tu courais.
Tu essayais de fermer les yeux le jour, mais tu n’entendais rien.
Tu as compris la raison de la nuit ?
Une fourmi noire sur une pierre noire dans la nuit noire : la foi.
Mais la joie de la prière !
Elle est charnelle, elle est chaste, elle traverse et nourrit tous les êtres.
La mort, ça sera l’amour réalisé.
Crois-moi, ici-bas rien n’est meilleur que cette grâce de ne pas comprendre.

4. 3. Le doute et l’absence — Les mots et la mort

GEORGES HALDAS (1917-2010)

ESTUAIRE DE LA MORT
“DÉSERT INTIME”

La voix de Dieu s’est tue
Et seul dans les jardins
le soleil parle aux pauvres
Nous vivons tous
dans un désert sans fin
où notre cœur attend
Nous allumons des feux
Qui donc parmi les pierres
fait refleurir la vie ?
Qui nous parle de près ?
Restons dans le désert
Nous y serons un jour
visités en secret

L'ENCORE AVEUGLE

"DIEU, CE QUE LES THÉOLOGIENS..."

Dieu,
Ce que les théologiens de là-bas appellent Dieu,
Cherche. Il sait qu'il n'a rien, me disent-ils.
Reconnaître, nommer, bâtir,
Il sait qu'il ne l'imagine pas même, n'y atteint pas.
Espérer,
Il sait que c'est plus que lui. Attendre,
Il sait que c'est plus que lui,
Apercevoir au loin, crier,
Se précipiter les bras ouverts, dans les larmes,
Il sait que c'est plus que lui.

Et parler,
Dire « Allons, prends,
Regarde, ne pleure plus,
Va jouer »,
Il sait que c'est plus que lui.
Dire : « Bois »,
Se pencher sur l'enfant comme il le voudrait,
Mais autrement,
Avec des mains pour toucher les sanglots,
Avec rien que l'espoir et toute l'alarme,
Il sait que c'est plus que lui.

Dehors, pourtant,
Des voix. Dehors :
« Viens, il est tard,
Rejoins-moi. » Il écoute.
Mais il est ce que l'invisible, ce que la vie
Murent dans les plus simples des mots.

Il sait qu'il aura beau
Prendre une main,
La main ne sera pas entre les siennes.

Dieu,
Ce qu'ils appellent Dieu, lui le sans nom,
Cherche. Ils l'entendent qui rôde
Dans le cri de l'oiseau blessé, dans le jappement
De la bête prise.

Et ces théologiens savent donc
Que Dieu s'approche d'eux,
Nuit et jour ; qu'il se glisse dans leurs prunelles
Quand ils ouvrent les yeux. Ils se convainquent
Qu'il veut leurs souvenirs,
Leur joie,
Qu'il veut les dépouiller de même leur mort.

Et toute leur pensée, toute leur vie,
C’est de le repousser, c’est de dire non
Aux mains immenses
« Éloigne-toi, crient-ils,

Éloigne-toi dans les arbres
Éloigne-toi dans le souffle du vent qui erre,
Éloigne-toi dans le bleu et dans l’ocre rouge,
Éloigne-toi dans la saveur des fruits
Éloigne-toi
Dans même l’agneau tremblant du sacrifice. »

Et ils vont sous les arbres,
Ils agitent des banderoles de couleur.
« Allons, éloigne-toi, crient-ils,
Va, désespère,
Allons, lève-toi, pars,
Tu es la bête furtive au cœur maçonné de nuit.

Lâche la main que tu prends,
Elle a peur.

Trébuche, relève-toi,
Cours, enfant nu que l’on accable de pierres. »

CHRISTINE LAVANT (1915-1973)

LE CRI DU PAON

“AUS SOLCHEN TAGEN...”

De pareilles journées ne sortira guère de vie.
Peut-être dans le sein de ma mère déjà
mon destin s’est-il séparé de moi,
s’en allant, plus vaillant que je ne fus jamais,
rejoindre pour moi l’étoile la plus délaissée de Dieu,
et qu’il y est resté, se couchant pour dormir,
et qu’il finit le rêve de ce qui doit m’arriver,
ses tempes rayonnantes.
Perfide, je me laisse souvent porter par le vent
près du foyer des êtres réels
et me laisse rôtir, me laisse éplucher
et recracher dans le feu ou dans l’eau salée
par les êtres déçus pleins d’amertume.
Là je me demande souvent si Dieu sait que j’existe,
si des esprits protecteurs se soucient de mes pareils
et si le très saint noyau d’âme
est vraiment l’apanage des bien portants
qui broient des noix avec leurs dents
et le destin des autres à la place du leur.
Dans le feu et dans l’eau, personne ne pense plus clair.
Pardonnez-moi, Dieu le Père, Fils de Dieu et Dieu l’Esprit !
Vous êtes, n’est-ce pas, trinitaire, moi je suis si seule
et personne là-haut n’éveille mon destin.

ANDRÉ FRÉNAUD (1907-1993)

PASSAGE DE LA VISITATION
“IL N’Y A PAS DE PARADIS”

à Dylan Thomas

Je ne peux entendre la musique de l’être.
Je n’ai reçu le pouvoir de l’imaginer.
Mon amour s’alimente à un non-amour.
Je n’avance qu’attisé par son refus.
Il m’emporte dans ses grands bras de rien.
Son silence me sépare de la vie.

Être sereinement brûlant que j’assiège.
Quand enfin je vais l’atteindre dans les yeux,
Sa flamme a déjà creusé les miens, m’a fait cendres.
Qu’importe après, le murmure misérable du poème.
C’est néant cela, non le paradis.

ROBERTO JUARROZ (1920-1970)

ONZIÈME POÉSIE VERTICALE
“POÈME 21 — NO EXISTEN PARAÍSOS PERDIDOS…”

Il n’y a pas de paradis perdus.
Le paradis se perd tous les jours,
comme se perdent tous les jours de la vie,
l’éternité, l’amour.

Ainsi nous perdons aussi notre âge
qui paraît croître
mais s’abrège chaque jour,
car le compte est à rebours.
Ou comme se perd la couleur de toute chose,
ainsi qu’un animal domestiqué
descend échelon par échelon,
jusqu’à ce que nous soyons sans couleur.

Et puisque nous savons déjà
qu’il n’existe pas non plus de paradis futurs,
il ne nous reste dès lors
qu’à être le paradis.

PAUL CELAN (1920-1970)

LA ROSE DE PERSONNE
“PSAUME”

Personne ne nous pétrira de nouveau de terre et d’argile,
personne ne soufflera la parole sur notre poussière.
Personne.

Loué sois-tu Personne.
C’est pour te plaire que nous voulons
fleurir.
À ton
encontre.

Un Rien,
voilà ce que nous fûmes, sommes et
resterons, fleurissant :
la Rose de Néant, la
Rose de Personne.

Avec
le style, lumineux d’âme,
le filet d’étamine, ravage de ciel,
la couronne rouge
du mot pourpre que nous chantions,
au-dessus, ô, au-dessus
de l’épine.